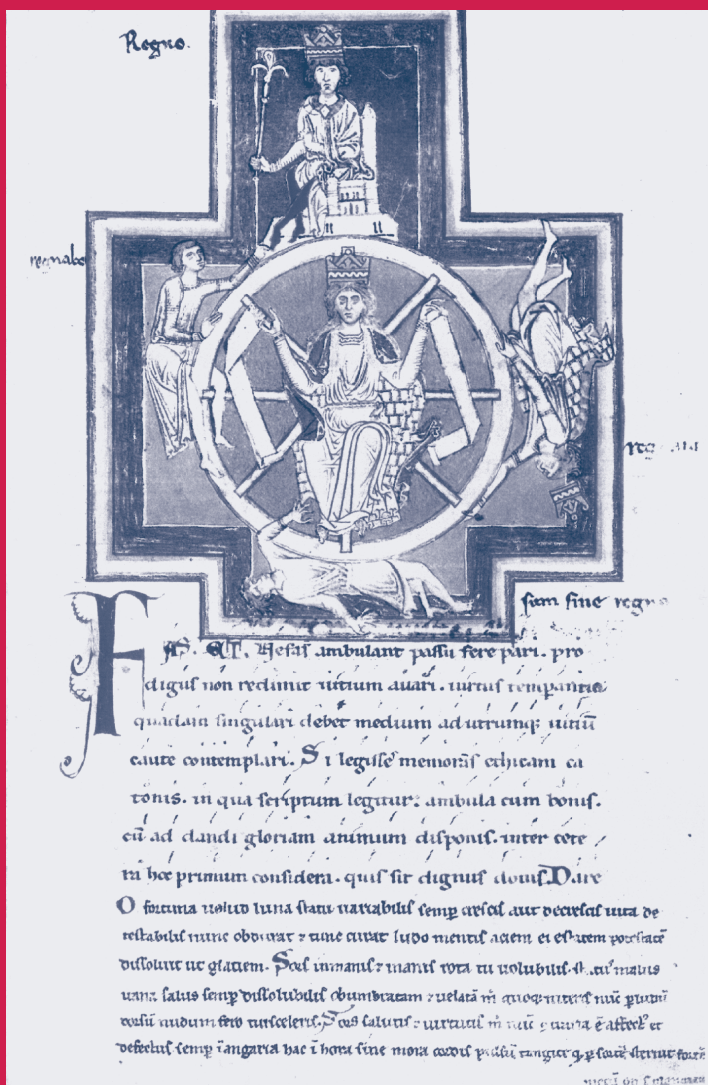


LE MOYEN AGE

REVUE D'HISTOIRE
ET DE PHILOLOGIE

2/2022

Tome CXXVIII



ATTON DE VERCEIL, *Polipticum quod appellatur Perpendicularum*, éd. Giacomo VIGNODELLI, Luigi G.G. RICCI, Florence, SISMEL–Edizioni del Galluzzo, 2019 ; 2 vol., 338 p. + 302 p. (*Edizione nazionale dei testi mediolatini d'Italia*, 54). ISBN : 978-88-8450-901-7. Prix : € 120,00.

Le *Polyptyque* ou *Fil à plomb* d'Atton de Verceil a longtemps résisté à la critique. Transmis principalement dans le ms. VATICAN, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. lat. 4322, il a été copié à Verceil sous le contrôle de l'évêque Atton (924–957/958) durant les dernières années de son gouvernement. Sa première particularité est formelle. Il est en effet livré en deux rédactions, l'une dite « obscure » ou « complexe » (A), écrite avec un bouleversement de l'ordre des mots dans la phrase qui a pour effet de la rendre hermétique, l'autre (B) respectant l'agencement habituel de la syntaxe latine, sans être pour autant des plus limpides, et pourvue d'un commentaire interlinéaire et marginal de part et d'autre d'une colonne centrale (C) : soit trois textes contemporains qui tous portent la marque de leur auteur et qui, ensemble, font œuvre. Sciemment dépourvue de tout nom qui pourrait la relier à un milieu et à un moment particuliers, celle-ci décrit le mécanisme par lequel une royauté usurpée entraîne ses sujets dans la chute : d'où ce fil à plomb, celui de la prophétie d'Es 34, 11 par lequel Dieu appliquera la rigueur de sa colère sur le pays d'Édom. Essai désincarné de théorie politique pour les uns – P.E. Schramm y voyait un *Weltspiegel* digne de Machiavel –, exercice scolaire pour d'autres, rares sont ceux qui ont cherché à l'inscrire dans le contexte même de sa production : celui des débats qui agitent le champ politique italien au x^e siècle. G. Vignodelli en avait fait l'objet de sa thèse de doctorat, publiée en 2011 et dont l'ample introduction aux présents volumes reprend et précise les acquis. Atton de Verceil a vu se succéder pas moins de onze souverains sur le trône d'Italie, de Bérenger I^{er} à Otton I^{er}. Il y avait là de quoi nourrir une réflexion sur les manières d'accéder au pouvoir dans les temps post-carolingiens. Si la désignation divine, la succession du fils à son père et l'élection unanime sont les voies qui fondent la légitimité, l'usurpation est, sans appel, illégitime et source de tous les maux. Le royaume d'Italie en a fait l'expérience avec Hugues de Provence (926–945), il s'apprête à faire de même avec Otton et c'est contre ce choix que s'élève Atton, quand bien même le souverain en place, Bérenger II, n'a rien d'un modèle. Une fois saisi l'enjeu et fixée la chronologie, il n'est pas trop difficile d'éclairer les allusions du *Polipticum* aux péripéties des années 920–950, même s'il faut rester prudent quant à l'association de telle ou telle phrase à tel ou tel événement plutôt qu'à tel autre. Il s'agit pour l'auteur de décrire le mouvement d'engrenage qui découle inévitablement de choix politiques et non de faire une histoire voilée qu'un lecteur éclairé pourrait suivre pas à pas.

L'obscurité du style de la première rédaction a été volontiers vue comme l'effet d'un souci de prudence contre d'éventuelles mesures de rétorsion de la part du roi, alors engagé dans une série de représailles contre ses adversaires. Mais dès lors qu'on admet que le projet littéraire, *opus geminum*, est unitaire, cette interprétation tombe d'elle-même, d'autant qu'il ne manque pas de déclarations transparentes de fidélité à Bérenger II et à son fils Adalbert. Il s'agissait surtout pour Atton de produire un texte recourant à l'expression du plus haut langage possible, rythmé par le *cursus planus* et de compréhension réservée à un

petit cercle. Resterait à savoir quelle rédaction a précédé l'autre. Si *A* précède *B* dans le manuscrit (d'où l'expression « première rédaction », qui peut prêter à confusion) et si *B* est précédé d'une note expliquant que l'auteur a voulu fournir après coup un instrument plus immédiatement accessible que *A*, spécialement aux *scholastici*, l'étude serrée de la composition menée par L.G.G. Ricci établit que c'est la rédaction *B* qui vient « avant ». Le processus de clarification qu'indique la note introductive concernerait en ce cas les gloses, particulièrement nombreuses – près de 3 000. Il serait toutefois erroné de voir dans *B* l'expression d'un « premier jet ». Selon toute probabilité, la version de travail d'origine était plus simple et a fait l'objet d'une réécriture que l'on pourrait presque considérer comme simultanée, sous deux formes différentes correspondant à deux niveaux distincts d'accessibilité du texte.

Le genre de la satire dans lequel s'inscrit le *Polipticum* cultive par ailleurs le caractère allusif. Celui-ci est également présent dans la courte lettre qui introduit les deux rédactions, adressée à un évêque anonyme auquel est demandée une réponse : Vignodelli y reconnaît avec de bons arguments Rathier de Vérone (plutôt que Gui de Modène auquel il avait précédemment songé), lui-même spécialiste de la satire et ennemi politique de Hugues de Provence. Le couple formé avec Atton ne fait que renforcer la stature des deux auteurs, quelques années avant que Liudprand de Crémone, partisan d'Otton I^{er}, ne vienne ajouter sa propre vision des choses, diamétralement opposée à celle de l'évêque de Verceil. Le fait de donner au *Polipticum* la place qu'on avait tardé à lui reconnaître et d'identifier son destinataire confère ainsi une épaisseur singulière au débat politique italien, pris entre les tenants du recours à un roi extérieur et les partisans de la légitimité de sang.

L'éd. rend compte des trois états du texte. Les rédactions *A* et *B* figurent en vis-à-vis, puis *B* est répété accompagné de la glose *C*, dans une mise en page qui donne à voir d'heureuse manière les éléments interlinéaires, tandis que les explications plus fournies figurant dans les marges sont rassemblées séparément, avec le même système de renvoi alphabétique que celui du manuscrit. La traduction, elle, distingue *B* et *C* en deux niveaux. L'apparat critique présente le grand intérêt de rendre compte des sources au plus près de la bibliothèque d'Atton, en renvoyant dans le glossaire final aux manuscrits encore présents à Verceil : Fulgence, Jérôme, Cassiodore, Isidore de Séville, Haimon d'Auxerre et surtout le *Liber glossarum*. La mise en valeur des gloses est l'un des points forts du travail, qui met justement l'accent sur le caractère « glossématique » de l'œuvre, un trait qui la rapproche des productions de l'école d'Auxerre, dont les recherches de F. Duplessis ont mis en lumière les contacts avec l'Italie. Un commentaire historique et philologique fournit enfin toutes les clés nécessaires à la compréhension du texte. L'ensemble est une réussite.

François BOUGARD